

frachement affilée, était enveloppé d'un grossier papier gris qui formait une espèce de gaine retenue par plusieurs tours de gros fil.

— Pourquoi portez-vous ce couteau sur vous ? lui demande l'officier du poste.

— C'est mon secret, répond brusquement le jeune homme.

Le duc de Rovigo, averti par ses gendarmes, arrive promptement. Il l'interroge. Le détenu lui déclare sans détour qu'il a formé le projet de tuer l'empereur.

— Je me nomme Straaps, ajoute-t-il d'un ton plein de fierté ; je suis Saxon, j'ai dix neuf ans et demi, mon père est ministre luthérien à Naübourg. Faites de moi ce qu'il vous plaira ; j'ai dit la vérité.

Pour s'assurer de tous ses mouvements, on l'attacha bras à bras à un gendarme, et Savary alla retrouver l'empereur, qui assistait au défilé des troupes. Déjà Rapp l'avait instruit du danger qu'il venait de courir ; il n'y ajoutait aucune foi ; mais lorsque le duc de Rovigo lui eut montré le couteau trouvé sur Straaps, il dit d'un ton presque moqueur :

— Ah ! c'est différent ! il paraît qu'il y a *quelque chose* ! qu'on aille me chercher ce jeune homme ; je veux le voir, je veux l'interroger moi-même.

Après le défilé, Napoléon retint quelques-uns des généraux qui avaient assisté à la parade et reentra avec eux au palais. Arrivé dans le salon de service, il trouva M. de Champagny qui l'attendait.

— Vous ne savez pas ? lui dit froidement ; eh bien, le prince de Lichesten avait raison lorsqu'il vous racontait qu'on lui avait fait la proposition de m'assassiner.

— Que veut dire votre Majesté ? demanda le ministre.

— Oui, de m'assassiner, répéta Napoléon ; on vient de le tenter il n'y a qu'un instant. Suivez-moi avec ces messieurs, vous allez tout savoir.

Un instant après, Savary fit amener Straaps par un officier de gendarmerie devant l'empereur. En voyant un si jeune homme, Napoléon fut saisi d'un mouvement de pitié.

— Ce n'est pas possible, dit-il, c'est un enfant !

Puis, lui ayant demandé s'ils le connaissait, Straaps, que la présence de l'empereur ne semblait nullement intimider, lui répondit avec calme :

Oui, sire.

— Et où m'avez-vous vu ?

— A Erfurth, l'aut'anne dernier.

Quoique instruit des aveu du prisonnier, Napoléon n'en tint pas moins à sa première idée, et s'adressant à Corvisart, qui était survenu, il lui désigna du doigt le jeune allemand en lui disant :

— Vous allez voir, docteur, que c'est un malheureux atteint de folie ou d'imbécillité.

Alors il interrogea le prisonnier devant tous les assistants avec beaucoup de douceur et même avec compassion. Le jeune allemand lui déclara sans hésiter la ferme résolution qu'il avait prise de le tuer.

— Mais à propos de quoi ? dit Napoléon en se croisant les bras sur la poitrine ; quel motif a pu vous porter à ce crime ?

— J' voulais procurer la paix à l'Allemagne, répondit Straaps, sans le moindre signe d'émotion.

— Je n'ai fait la guerre qu'à l'Autriche ; n'est-ce pas elle qui est venue m'attaquer ?

— L'Allemagne est toute en armes ; la voix de Dieu m'a dit que la mort d'un seul homme pacifierait tout, et cet homme, c'est . . .

— Jeune homme, interrompit Napoléon avec vivacité, sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, Dieu ne saurait ordonner un crime.